

- III -

Antimanuel et antiprofs ?

Séparés par l'espace d'une génération, auteurs l'un et l'autre prolifiques, François Dagognet et Michel Onfray ont en commun de se vouloir également philosophes et « anti-profs ». Du premier, rappelons la longue carrière, marquée par vingt-cinq ans de présidence du Conseil national des universités, une présidence prolongée du jury de l'agrégation et, en 1996, un projet de programme de philosophie en terminale constitué des inévitables notions... sous la forme minimaliste d'une liste alphabétique, poussant jusqu'au bout la logique de l'entière liberté de l'enseignant. Et c'est bien la sienne qu'il défend dans de tout récents (et très flous) *Entretiens sur l'enseignement de la philosophie*¹ : F. Dagognet y exprime son estime pour son cadet Onfray ; il y tire aussi un bilan mélancolique de sa tentative personnelle d'écrire le manuel de ses vœux, sa *Philosophie à l'usage des réfractaires*². Le second, « souvent rebelle, parfois iconoclaste », est connu pour ses essais défendant « un matérialisme libertaire et hédoniste » - ainsi se campe-t-il au dos de son *Antimanuel de philosophie*³, pied de nez adressé à l'Éducation nationale avant de la quitter pour ouvrir sa propre Université privée.

Autant le dire tout de suite, n'importe quel enseignant découvrira en feuilletant un quart d'heure la *Philosophie à l'usage des réfractaires* et l'*Antimanuel* que ces livres ne sont pas sérieusement utilisables dans le cadre scolaire.

Leurs auteurs l'admettraient sans doute, mais pour en tirer justement confirmation de leur position : c'est l'enseignement « classique », « traditionnel » qui est en cause, et non leur propre démarche. « Anti », précise le *Robert*, « exprime l'opposition ou la protection contre un mal ». Il s'agirait donc de contre-manuels, d'antidotes, représentatifs d'un enseignement alternatif et défendu par des pionniers. Mais nous voilà dans l'équivoque : là où le manuel au sens strict, par hypothèse, s'astreint au consensus, à la fois pour ne pas choquer les professionnels et pour assurer aux apprentis un accès « neutre » à la matière, ces deux livres rentrent en fait dans le genre tout différent du manifeste.

Alors, pourquoi les recenser dans un dossier consacré aux manuels effectivement destinés à l'enseignement de la philosophie ? Parce que ces

¹ François DAGOGNET, Jean-Luc MURACCIOLE, *Entretiens sur l'enseignement de la philosophie*, Little Big Man, Paris, mars 2004.

² François DAGOGNET, *Philosophie à l'usage des réfractaires, initiation aux concepts*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, janvier 2004.

³ Michel ONFRAY, *Antimanuel de philosophie*, Bréal, Rosny, 2001.

productions qui se disent résolument en marge éclairent de l'extérieur le sage contingent des ouvrages classiques. Et aussi parce que dans ces produits éditoriaux le pourcentage d'hérésie est tout compte fait moins important que celui de l'orthodoxie.

L'*Antimanuel* d'Onfray, publié par un éditeur scolaire, s'adresse en théorie aux élèves de séries technologiques. Le ton est provocateur : « Faut-il commencer l'année en brûlant votre professeur de philosophie ? », « Avez-vous déjà mangé de la chair humaine ? », « Pourquoi ne pas vous masturber dans la cour du lycée ? », « Faut-il greffer le cerveau de votre prof de philo dans la boîte crânienne de son collègue de gym ? », « Pourquoi votre lycée est-il construit comme une prison ? », « Devez-vous refuser d'obéir à votre surveillant général¹ quand il débite des sottises ? », ces interrogations (entre autres plus anodines) servent d'ouvertures aux chapitres notionnels. Quant aux textes, Vaneigem, Dubuffet, Duchamp, les Cyniques, les matérialistes du XVIIIe siècle côtoient de grands classiques. Onfray joue ici sur du velours : tel qu'il est, le programme l'autorise tout à fait à mobiliser qui il veut, et le professionnel trouvera peut-être dans son livre des idées de lecture inattendues. L'iconographie ne sort pas de la veine illustrative ou allégorique qui l'emporte aussi dans les « vrais » manuels, à l'exception de vignettes plus moqueuses dessinées spécialement pour le livre. Un chapitre de méthodologie, enfin : « Comment séduire votre correcteur ? (...) Rappel, tout de même de la règle du jeu. (...) Travaillez sur le brouillon, si, si ! (...) Sachez conclure (...) », etc.

C'est bien là que le bât blesse. Onfray s'adresse aux « technos » sur un ton de connivence ambiguë, comme s'il avait affaire aux virtuoses du système scolaire. Il tient beaucoup à affirmer son non-élitisme, à se déclarer pour les déshérités de l'enseignement que sont les lycéens des milieux populaires. Mais cette désinvolture affichée tire justement moins à conséquence quand le coefficient n'est que de 2, et que beaucoup d'élèves de ces classes, hélas, n'entreront pas vraiment dans la philosophie. Écrire un antimanuel pour les séries générales aurait réclamé un autre souffle et peut-être eu une autre portée...

Enfin rien de plus classique que la structure du « Onfray » : dans chaque chapitre la bonne vieille leçon initiale, le monologue écrit habituel, ironique ici au lieu d'être neutre voire déférent, sur un sujet « incorrect » et racoleur (« Faut-il être obligatoirement menteur pour être Président de la république ? »), puis la palette de textes, sans organisation interne, pourvus du cadre minimal (titre de circonstance, rapide présentation plutôt anecdotique de l'auteur, références), mais sans questions, sans propositions d'exercices ou d'expériences intellectuelles. Bref, plus de démagogie que de pédagogie. Et plutôt qu'un antimanuel, une parodie de manuel. Au mieux pour procurer à des adultes d'agréables frissons de lecture.

¹ Pendant toutes ses années d'Éducation nationale, Onfray a su rester noblement au-dessus des contingences de la vie quotidienne : c'est tout de même en 1972 que les « surgés » ont cédé la place aux conseillers principaux d'éducation !

Même intention « populaire » de la part de François Dagognet, puisqu'il s'adresse aux réfractaires (qui sont-ils d'ailleurs selon lui ? mystère). Le vétéran de l'épopée des programmes joue le jeu en appliquant le programme dit « Fichant » des séries générales 2003 (qu'il désapprouve ici, et plus encore dans les *Entretiens* : on y trouvera celui qu'il préconiserait actuellement si on en a la curiosité). Estimant que l'étude des textes est bien au-dessus des possibilités des élèves - mais considérant la dissertation comme tout à fait positive - , il a exclu toute anthologie de son livre. Citons-le : « Dans mon manuel qui a échoué, chaque notion ne dépasse pas quatre pages [en fait plutôt cinq ou six] et je cite un ou deux auteurs pour que [le candidat au bac] ait des références. Mais déjà, c'est trop. J'ai échoué. » (*Entretiens*, p. 93).

L'usage par de véritables élèves est encore moins vraisemblable ici que chez Onfray : dépourvu de toute illustration, le volume n'est manifestement pas prévu par l'éditeur pour rivaliser avec les livres de classe habituels.

En fait, on pourrait entendre ici un écho affaibli du « Cours de philosophie » antérieur aux années soixante-dix, tels le Cuvillier, le Mury & Oriol, etc., traités estimables en leur temps et dans une perspective différente, dès lors que les auteurs s'astreignaient à la clarté et au sérieux. Ici hélas quelques perles révèlent l'improvisation personnelle sans relecture par d'autres auteurs ou un éditeur compétent : « L'existence de l'inconscient ne doit pas étonner : la société l'a institué afin d'assurer la paix entre les individus et de refouler ce qui nuirait à leur équilibre » (p. 35) ; plus fort encore, le début du chapitre « La religion » : « Nous laisserons de côté les religions comme la bouddhique, la judaïque, la musulmane, nous limitant à la catholique qui domine en Europe ; nous ne retiendrons pas les hérétiques - la réformée, l'orthodoxe. Mieux vaut scruter l'une d'entre elles (la catholique romaine) et en ressaisir l'esprit, plutôt que de multiplier les références » (p.89). Même, - et surtout ! - aux *réfractaires*, on ne peut pas recommander « cela ».

Petite concession méthodologique, cinq « applications », une par champ du programme Fichant, qui sont en fait des développements à la première personne, d'allure dissertante (depuis « Le réel se réduit-il à ce que l'on perçoit ? » jusqu'à « La politique est-elle un art ou une science ? », curieusement logé à l'enseigne de *La morale*) mais, à l'instar du livre tout entier, manifestement rédigées sans grande conviction.

Car ni Onfray, ni Dagognet ne croient vraiment à leur entreprise. Les causeries familières du premier sont peut-être plus brillantes que les leçons laborieuses du second, mais elles n'ont pas plus été écrites avec le souci des élèves. Ni non plus des enseignants : car en fait simili-manuels il y a ici, en raison du postulat plus ou moins clair que l'enseignement reçu en classe ne compte pas, peut être refusé si on n'a pas la chance de tomber sur un petit Socrate (Onfray) ou ignoré parce que de toutes façons le programme, l'examen, les coutumes pédagogiques rendent impossible de faire vraiment de la philosophie (Dagognet¹).

¹ Ses *Entretiens* avec J.-L. Muracciole comprennent : - une vue très classique du métier de prof de philo, ce qui n'a rien d'étonnant, - un règlement de comptes avec Luc Ferry (peu crédible), -

Pourquoi pas de véritables anti-manuels, qui montreraient une voie alternative ? Mais à condition de tenir compte de la situation effective du lecteur lycéen, et aussi de proposer à l'enseignant une coopération loyale dans l'usage du livre. Si l'on ignore les deux acteurs réels de l'enseignement, il ne reste que la petite satisfaction égocentrique d'avoir un « manuel » à son nom...

Jean-Jacques Guinchard

des variations sur les notions qui devraient intéresser et concerner les lycéens actuels, - enfin le leitmotiv qu'il faudrait tout changer : pourquoi diable alors François Dagognet ne l'a-t-il pas fait lorsqu'il disposait du pouvoir institutionnel ?